

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. I, 1.

UNE INSCRIPTION
DE LA TROUVAILLE D'OR
DE NAGY-SZENT-MIKLÓS

(HONGRIE)

PAR

VILHELM THOMSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

C'est en 1799, dans le village de Nagy-Szent-Miklós (dans le banat d'alors, le comitat actuel de Torontal au midi de la Hongrie) près de la rivière de Maros, qu'on faisait fortuitement, en creusant la terre, une des plus riches trouvailles archéologiques qu'on connaisse. Elle comprenait non moins de 23 vases différents : aiguières, cuvettes, coupes, et une corne à boire, le tout en or fin et exécuté avec un grand art. Pris ensemble, ces objets représentaient un poids de 1678 ducats, soit environ 5 kg 858, ce qui d'après la valeur actuelle de l'or correspondrait à plus de 20,000 frcs. Il va sans dire que la valeur scientifique et artistique est infiniment plus grande et ne saurait être mesurée en argent. La trouvaille fut acquise par le »k. k. Münz- und Antikenkabinet« de Vienne, et elle est installée aujourd'hui dans cette ville, dans le »k. k. Kunsthistorisches Hofmuseum« qui a remplacé le dit musée¹.

Évidemment nous avons ici l'ensemble d'un trésor appartenant jadis à quelque chef notable et riche, et déposé ici en un lot, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, probablement pendant une des nombreuses révolutions des peuples dont ces contrées ont successivement été le théâtre. Mais, comme il est souvent arrivé dans des cas analogues,

¹ Pour les détails de cette trouvaille, descriptions et reproductions de tous les objets, voir ARNETH, *Die Gold- und Silbermonumente des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, Wien 1850 ; J. HAMPEL, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós*, dans la *Ungarische Revue*, 5^{ter} Jahrg. 1885, pp. 161—199, 598—619.

le propriétaire et tous ceux qui étaient initiés au secret auront trouvé la mort, et le trésor est resté oublié et négligé pendant de longs siècles. Qui était le possesseur au moment de la déposition? A quelle nation appartenait-il? Bien entendu nous n'en savons rien de certain, et nous sommes réduits à des hypothèses. Encore moins saurions nous deviner entre combien de mains ce trésor, en entier ou en parties plus ou moins grandes, a pu passer avant cette époque. La légende populaire l'a tout de suite, et bien naturellement, rapporté à la nation la plus célèbre de l'Invasion des Barbares, aux Huns, et on y a donné le nom de »Trésor d'Attila«, nom qui n'est pas encore complètement oublié, mais qui est bien entendu tout à fait arbitraire, si l'on veut désigner par là le dépositeur. Il est hors de doute, et j'espère le démontrer clairement dans les pages qu'on va lire, qu'en tout cas la déposition doit être postérieure de plusieurs siècles à l'époque d'Attila.

Quant à la provenance des objets, il y a sans doute certaines différences, soit pour le temps, soit pour le lieu de leur genèse. Quelques-uns semblent avoir été vieux et usés au moment d'être déposés, d'autres au contraire ont été relativement neufs et peu utilisés. Les plus nombreux et les plus grands, surtout dans le premier de ces groupes, ont un caractère décidément oriental et offrent dans leur ornementation des traits qui rappellent jusqu'à un certain point le style persan, plus spécialement sassanide; ils font penser aussi à des objets (d'origine scythe ou khazare?) trouvés dans le sud et l'est de la Russie¹. D'autre part il y en a,

¹ Comparer p. ex. HAMPEL, ouvrage cité p. 170, fig. 5: figure cuirassée coiffée d'un diadème, à cheval sur un grifon ailé à corps de lion et à tête d'homme, se retournant pour tirer en arrière sur une panthère sautante. La tête du grifon est surmontée d'un symbole caractéristique pour l'époque des Sassanides, symbole supposé représenter un instrument usité dans le culte des Parses, le *mâhrû*. Voir L. MÜLLER, *Religiøse Symboler af Stjerne-, Kors- og Cirkel-Form*, dans les *Vidensk. Selsk. Skrifter*, 5^e série t. 3, p. 163 note 59; ARTHUR

surtout parmi ceux qui semblent d'origine moins ancienne, qui présentent des motifs décidément byzantins-chrétiens, soit que ces ornements y aient appartenu dès l'origine, soit qu'on les ait ajoutés plus tard. Quant aux influences directement classiques qu'on a cru autrefois y trouver çà et là, il faut certainement abandonner complètement cette idée.

Mais malgré tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur cette trouvaille, assez de questions restent à résoudre, et bien des mystères demandent encore à être éclairés. Comment ce trésor a-t-il été rassemblé ici? Tous ces objets ont-ils été créés au milieu du peuple qui en dernier lieu les a laissés après lui — peuple qui en tout cas n'était pas autochtone, comme je pense le démontrer ci-après — et s'il en est ainsi, est-ce après que ce peuple s'est établi dans ces parages, ou pendant qu'il vivait encore dans des pays de l'est, d'où les objets seraient donc amenés? Ou se peut-il qu'ils proviennent, tous ou en plus ou moins grand nombre, de pillages faits sur des peuples tout autres, avec qui la tribu en question se serait rencontrée pendant ses migrations? De ces nombreuses questions aucune n'est en réalité encore éclaircie.

On pourrait s'attendre à trouver quelques renseignements sur l'origine et l'histoire du trésor dans les inscriptions que portent le plus grand nombre des objets trouvés.

La plupart de ces inscriptions sont écrites dans un alphabet par ailleurs inconnu. Sur quelques-uns des objets elles sont seulement tracées légèrement à l'aide d'un instrument pointu; sur d'autres elles sont repoussées plus soigneusement

CHRISTENSEN, L'Empire des Sassanides, *ibid.*, 7^e série, t. 1, p. 90. Comp. en outre p. ex. *Archäologischer Anzeiger* 1908, p. 151 (Abb. 1), p. 159 (Abb. 5); APPELGREN-KIVALO, Suomen Museo, Finskt Museum XXIII, 1915, p. 16 (gouvernement Kharkov), complètement pareil au griphon de HAMPEL, fig. 2, p. 166.

à l'aide d'un poinçon ; mais il est parfaitement évident que ni dans l'un ni dans l'autre cas l'inscription n'a été destinée à former une partie de l'ornementation (pas même sur les deux vases où celle-ci est employée comme un cadre autour des signes repoussés, fig. 1) ; il est également clair que l'inscription n'a pas été exécutée en continuation immédiate de la fabrication de l'objet. Elle a été ajoutée plus ou moins longtemps après, comme c'est la règle pour les initiales ou autres inscriptions dont nous avons la coutume de pourvoir des objets d'une certaine valeur. Et cette application d'inscriptions a-t-elle eu lieu dans le pays où les objets ont été trouvés et au milieu du peuple ou de la tribu qui en a causé la déposition ? Ou est-ce qu'elle date de l'Orient, lieu d'origine indiqué clairement par le style artistique de presque tous ces objets ? Ou encore, est-elle exécutée chez un tout autre peuple ? Voilà des questions auxquelles on ne peut répondre avec la moindre sûreté.

Pour donner une idée de ces inscriptions et de leur alphabet je joins ici des reproductions de presque toutes, basées sur les dessins de HAMPEL (ouvr. cité p. 618). Fig. 1 figure sur deux coupes toutes pareilles ; le premier mot de droite en outre légèrement tracé sur deux autres vases. Fig. 2b figure cinq fois en repoussé ; fig. 4 deux fois gravée.

Le déchiffrement et l'interprétation de ces inscriptions a été essayée de plusieurs côtés et par des voies différentes, mais dans le principe avec le même manque de méthode ; jusqu'ici on n'y a pas réussi, et nous ne savons même pas encore dans quelle langue elles sont conçues. C'est ainsi qu'en 1866, le germaniste allemand FR. DIETRICH écrivit un mémoire intitulé « Runeninschriften eines gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefässen des Banater Fundes » (dans le périodique *Germania* XI, pp. 177—209). Par des rapprochements extrêmement arbitraires entre ces lettres inconnues et les caractères runiques les plus anciens, il lit les inscriptions

comme gothiques; mais ce qu'il y lit est également arbitraire et absurde quant à la langue et le contenu et en ce qui concerne son interprétation des lettres; p. ex. (fig. 1): + *Arv(i)k* + *v(a)kai* + *v(a)kns(ê)l* + *s(a)th* + »Arvik [n. pr.] wache das Wachen gesättigt an Gutem«.



Fig. 1.

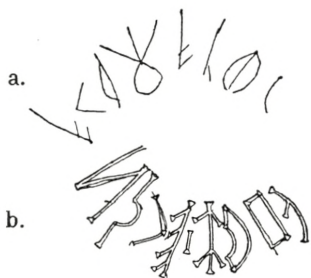


Fig. 2.

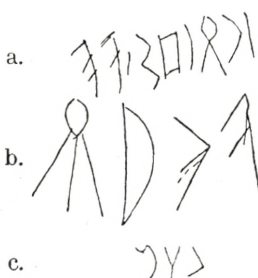


Fig. 3.

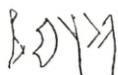


Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.

Certains savants hongrois ont essayé d'interpréter ces inscriptions à l'aide de la singulière écriture »en taille« (hongrois *rovás-írás*) spécialement employée par les Székles de la Transilvanie, écriture jusqu'à présent généralement appelée »hunno-scythique« ou »hunno-hongroise«; mais cet essai n'a mené à aucun résultat¹.

Après que l'alphabet »runique« vieux turc des inscriptions de la Mongolie et de la Sibérie a été connu, on a essayé de plusieurs parts d'en faire usage pour le déchiffrement des inscriptions qui nous occupent. Il y a déjà environ 8 ans

¹ Voir p. ex. FISCHER K. A., *A hun-magyar írás és annak fennmaradt emlékei*, Budapest 1889, pp. 40—59.

qu'un savant hongrois m'a communiqué d'une manière confidentielle un essai de déchiffrement, par cette voie, de quelques-unes des courtes inscriptions gravées, désirant entendre mon avis là-dessus. (Ce savant n'ayant rien publié, que je sache, à ce sujet, je ne crois pas être en droit de le nommer ici.) Il lisait p. ex. fig. 7 *säb* «aimez!» et fig. 3 c *u η ur* «Hongrois» (nom qui toutefois n'a pas contenu la nasale vélaire η , mais $n + g$, et qui dérive en réalité du turec *On- σ ur* < *On- σ uz* (comp. plus loin p. 23—24), «les Dix-Ogouz». Des raisons paléographiques autant que linguistiques m'empêchaient d'adhérer à cet essai, qui du reste donnait un résultat aussi peu satisfaisant si on introduisait dans d'autres mots les valeurs de lettres supposées.

Un nouvel essai d'interprétation de toutes les inscriptions par cette même voie a été fait dernièrement par un autre savant hongrois, M. G. SUPKA¹. Malgré les prétentions avec lesquelles cet auteur expose ses résultats, son ouvrage considéré sous un point de vue philologique est celui d'un pur et simple amateur, et il n'a pas la moindre valeur scientifique. Le déchiffrement manque absolument de méthode. La combinaison des signes et les valeurs qu'il leur prête sont tout à fait arbitraires et inconséquentes, et l'auteur ne se fait aucun scrupule de lire les inscriptions tantôt de droite à gauche, comme il faut toujours les lire, tantôt en sens inverse, comme bon lui semble, bien qu'il n'y ait pas dans les textes la moindre indication d'une différence de procédé, p. ex. par une inversion de la forme des lettres («écriture reflétée dans un miroir») ou autrement. De plus, l'auteur est dépourvu des notions les plus élémentaires sur les langues turques. Laissant de côté avec un mépris souverain toutes les exigences de la grammaire il prend pour source unique RADLOFF: Versuch eines Wörterbuches der Türk-dialekte. Sans appliquer

¹ Das Rätsel des Goldfundes von Nagyszentmiklós, Monatschrift für Kunstwissenschaft, IX Jahrg., Heft 1, Januar 1916, pp. 13—24.

la moindre critique il prend pour bon un mot quelconque, pourvu qu'il le trouve dans cet ouvrage, n'importe à quel dialecte ce vocable appartienne, depuis la Sibérie jusqu'à la Turquie; tout est confondu pêle-mêle. Ce qu'il croit lire dans les inscriptions, ce n'est donc que des hypothèses gratuites, le plus souvent de pures banalités, dont personne n'aura pu vouloir défigurer ces vases précieux. Voici quelques exemples: (fig. 3 a) *k(a)k[!] | d(i)p(i)n[!] boc*¹ [lu de gauche à droite] = »schlage es fest! der Boden (ist) los« [il ne me paraît pas très clair quel son l'auteur désigne par *c*; est-ce peut-être simplement le *c* russe = *s*, d'après la transcription de Radloff en caractères russes?]; (fig. 5) »*bäd(i)c* = Verzierung, Bildhauerarbeit« [vieux turec et ouïgour *bädiz* signifie »peinture«]; (fig. 3 c) »*ul(u)g* = gross«; (fig. 7) »*c(a)b* = Stiel, Griff« [serait-ce parce que la petite coupe à pied où ce mot figure n'a pas d'anse et n'est pas faite pour en avoir?]; (fig. 3 b) »*ko j(ä)b(ä)* = Schöne, Pfeil (Eigennamen)«; (fig. 2 a) »*ko[!] j(ä)b(ä)[!] k(o)ltu* = Schöne[!] und Pfeil[!] Verlobte[!]« [se serait donc une sorte de proclamation de fiançailles formelle]; (fig. 1) »*k(u)d(a)tu ku5n koj(a)n öi* = der Freier[!] lobpreist[!] mit der Schale« [quel son le signe 5 représente-t-il?]; (fig. 2 b) »*yduk t(a)i-p(e)g* = Taibeg der Fürst[!]« [lu de gauche à droite].

Il ne vaut pas la peine de démontrer en détails à quel point chaque leçon et chaque mot de ces interprétations est arbitraire et inadmissible. Après avoir admis, il est vrai, la possibilité que »weitere Forschungen gewisse Abweichungen in den Einzelheiten hervorbringen werden«, l'auteur écrit vers la fin de son mémoire la phrase suivante: »der felsenfeste Grundsatz aber, dass *diese Inschriften mit alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache* verfertigt wurden, dürfte durch

¹ Je mets entre parenthèses les lettres (voyelles) qui ne sont pas écrites dans les textes originaux, mais simplement ajoutées par l'interpréteur.

nichts mehr geändert werden«¹, etc. En contradiction absolue avec cette opinion moi, pour mon compte, j'ose soutenir » avec une fermeté de rocher « que l'alphabet en question n'a aucune relation directe avec l'écriture runique du vieux turc. Le trait essentiellement caractéristique de celle-ci — la variation des signes consonnes selon la nature des voyelles — ne se retrouve point ici, et les ressemblances se bornent en réalité à un nombre limité de signes de forme assez simple qui se retrouvent aussi dans beaucoup d'autres alphabets, avec des significations extrêmement variées — tels que I, 1, 3, >, 3, N, — tandis que la majorité des signes sont si divergents qu'une imagination très vive peut seule trouver des ressemblances. Il est possible, cela va sans dire, que l'alphabet de Nagy-Szent-Miklós se soit développé sur une base pareille à celle de l'alphabet vieux turc ; mais le développement spécial des deux systèmes a en tout cas dû se produire d'une manière différente. En outre, je sais avec une sûreté inébranlable que la langue trouvée dans les inscriptions par M. Supka n'a rien à faire avec le vieux turc, ni avec aucun autre idiome turc défini. Je suis loin de vouloir contester, qu'une fois les lettres déchiffrées, la langue *pourrait* se montrer turque. Ce que je conteste, c'est seulement que le caractère turc des inscriptions soit en aucune façon prouvé par l'auteur, ou que son interprétation puisse fournir aucune preuve de leur origine turque ou de l'existence d'un art spécialement turc².

¹ Souligné par l'auteur.

² Si je me suis prononcé si longuement et si sévèrement sur cet essai d'interprétation, c'est en partie parce que j'ai vu avec étonnement un orientaliste aussi profond et aussi considéré que M. v. KARABACEK adopter sans réserve les résultats de M. Supka, et parce qu'il me paraît regrettable si, grâce à cette recommandation, ils seraient regardés comme des vérités scientifiques. M. Karabacek dit p. ex. : » Dem Verfasser ist der Nachweis geglückt, dass die angeblichen Runenzeichen Inschriften mit *alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache abgefasst darstellen*«, etc., et » Es besteht meines Erachtens

Si l'on veut déchiffrer des inscriptions conçues en des écritures inconnues, c'est la plus mauvaise voie que de partir de ressemblances spécieuses avec des lettres connues appartenant à quelque alphabet choisi au hasard; si ces ressemblances sont si évidentes et si nombreuses qu'on a le droit de compter directement avec des identités, alors seulement cette voie peut être praticable; sinon, elle n'a jamais encore mené au but. On ne peut résoudre les énigmes de cette nature qu'en approfondissant les textes mêmes, en étudiant les situations dans lesquelles les signes divers figurent, en se rendant compte de ce qui peut être regardé comme des désinences grammaticales, etc. Dans le cas qui nous occupe le problème est cependant particulièrement difficile. Ces inscriptions, qui ne contiennent probablement pour la plupart que des noms ou des titres, sont si peu nombreuses et si courtes qu'à coup sûr elles ne présentent pas même d'exemples de toutes les lettres de l'alphabet, et parmi celles qui figurent il y en a qui ne se trouvent employées qu'une seule fois. Moi-même j'ai à plusieurs reprises, au cours des années, perdu pas mal de temps en m'en occupant, mais j'ai fini par arriver à ce résultat qu'il est impossible d'en trouver le déchiffrement, à moins que quelque hasard heureux ne nous en fournisse un jour la clef: on ne peut pas trouver 20 inconnus à l'aide de 10 équations qui toutes ont la forme de $x + y \dots = z$.

A part les objets — tous d'un caractère décidément oriental — qui portent les inscriptions dont nous venons de parler, le trésor comprend un plus petit nombre de vases qui montrent une influence byzantine-chrétienne plus ou moins prononcée, et dont trois portent des inscriptions dans l'alphabet

durchaus kein Zweifel an der Entdeckung des Herrn Supka, dass der eingekratzte Schriftinhalt der Goldgefäße türkisch ist, etc. Voir Anzeiger d. Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, 1916, No. III, p. 10.

grec. C'est premièrement deux coupes plates pareilles¹, toutes les deux finement ornementées et pourvues d'une boucle qui a servi à les attacher. Le milieu porte une croix à bras égaux se terminant en feuilles de trèfle. Rangée en cercle autour de cette croix se trouve une inscription grecque mal tracée, commençant par quelque chose comme *Δεα υδατος αναπλυσον* (ou *αναπαισσον*) mais la suite devient de plus en plus illisible, et elle finit par de pures pattes de mouche². Celui qui l'a gravée ne l'aura guère comprise lui-même, ni su lire le grec. Ces deux inscriptions ne seront cependant pas étudiées de plus près ici.

Mais il y a une autre inscription appartenant à ce groupe et qui présente un très grand intérêt. C'est même là ce qui devrait former essentiellement le sujet de ce court mémoire.

L'inscription se trouve sur une coupe plate (figg. 8 et 9), décrite par M. HAMPEL³ dans les termes suivants: »Eine runde Schale, gehört sowohl wegen ihrer Inschrift als wegen ihrer Ornamentik zu den wichtigsten Stücken des Schatzes. Den inneren Boden [fig. 8] ziert eine Scheibe in durchbrochener Arbeit, welche von einem flachen Ringe umrahmt ist. In den Ring ist eine griechische Inschrift eingravirt. — Manche Vorgänger ziehen die Gleichzeitigkeit dieser Inschrift und der Schale in Zweifel. Ich finde meinerseits zu solchem Zweifel keinen genügenden Grund. Die Schale wird durch ein gleicharmiges Kreuz in acht Felder geteilt, den Mittelpunkt des Kreuzes bildet ein Kreis, welcher von Zweiggeflecht umrahmt wird. Der Raum zwischen den Kreuzesarmen und diese Arme selbst sind mit Zweiggewinden verziert. Die Lücken der durchbrochenen Arbeit füllten vermutlich Steine oder Email. Auf dem äusseren Boden der Schale [fig. 9] sehen wir in

¹ Voir HAMPEL, *ouv.* cité, pp. 196—198, nos 19 et 20, avec la fig. 30, p. 194.

² HAMPEL, pp. 609—614.

³ *Ouv.* cité pp. 198—199, n° 21, avec les figures 31 et 32, p. 195 et 196, d'après lesquelles les figures insérées ici ont été exécutées.

einem der inneren Scheibe entsprechenden runden Felde, das von Laubgewinde umrahmt ist, eine Kampfszene dargestellt. Ein geflügelter Löwe drückt in heftiger Bewegung einen in den letzten Zuckungen hinfallenden Gemsbock mit seinen kräftigen Tatzen nieder. Den Hintergrund füllen Zweig



Fig. 8.

ornamente. Die Oberfläche der Tiere und der Raum zwischen den Guirlanden ist an vielen Stellen raspelig und war wahrscheinlich emaillirt. Der Rand der Schale ist ein wenig nach innen gebogen. Unmittelbar nächst dem Rande ist ein Laubgewinde in durchbrochener Arbeit aufgelötet, dessen Zwischenräume vermutlich emaillirt waren. Entsprechend dieser Bordüre ist auch die innere Gefäßwand mit einer

Blumenguirlande in erhabenem Relief ornamentirt. Am Rande der Schale sitzt eine Schnalle mit Charnier. Der Durchmesser ist 12 cm, das Gewicht 212 gr, das Gold 22 karätig. «



Fig. 9.

Cette coupe, de même que les deux nommées ci-dessus, a donc porté une boucle qui permettait de l'attacher à une courroie tenant à la ceinture ou à la selle; on pouvait ainsi l'emporter dans des courses à cheval.

Ce que cette coupe a de plus remarquable est pourtant l'inscription qu'elle porte :

* ΒΟΥΗΛΑ · ΖΟΑΠΑΝ · ΤΕΧ · ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ · ΒΟΥΤΑΟΥΛ ·
 ΖΩΑΠΑΝ · ΤΑΓΡΟΓΗ · ΗΤΖΙΓΗ · ΤΑΙΧ.

Les opinions ont été partagées sur la question de savoir si cette inscription, de même que l'ornement du fond intérieur dont elle fait partie, a été exécutée en même temps que la fabrication de la coupe, ou si elle y est ajoutée après coup. ARNETH p. ex. a soutenu cette dernière opinion, rapportant la coupe elle-même au V^e siècle, tandis que l'inscription pourrait se dater du X^e. HAMPEL au contraire tient pour la première alternative. Je crois avoir démontré dans les pages qui vont suivre que ce «disque» en entier avec son motif de croix chrétien et l'inscription à l'entour, n'a pu être appliquée qu'après la fabrication de la coupe elle-même, tandis que l'ornement de la face inférieure, avec son motif purement oriental d'animaux fabuleux, y a sans doute appartenu du premier fait.

Le seul mot de cette inscription qu'on ait depuis longtemps reconnu avec justesse, c'est *ζοαπαν*, *ζωαπαν*; de même on a vu que les mots précédents *Βουηλα* et *Βουταουλ* sont des noms propres. *Zoapan* — mot dont nous avons ici, je le crois, le plus ancien exemple — est, malgré la vocalisation différente, évidemment identique au *župan* des langues slaves, spécialement slaves du sud = «chef d'un district» (en qualité de représentant de la royauté), d'où roumain *jupan* «maître, seigneur», en outre hongrois *ispán*, d'où encore allemand *Gespan*, «préfet d'un comitat», en latin hongrois rendu par «comes», mais correspondant aussi à d'autres titres donnés à de hauts fonctionnaires¹. L'étymologie du mot ainsi que la question de savoir s'il est d'origine slave (de *župa* = «district d'administration», à moins que ce dernier ne soit

¹ Comp. G. SZARVAS et S. SIMONYI, *Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris I* (Budapest 1890), p. 1620; A. BARTAL, *Glossarium*

au contraire dérivé de *župan*?), ou emprunté à une autre langue qu'il n'est pas possible de désigner avec quelque sûreté (le persan?, l'avare?), question sur laquelle les opinions sont partagées — ce sont des problèmes que je laisserai de côté ici¹. Il suffit de constater que, dès le haut moyen-âge, ce titre a été communément employé partout dans les pays du Danube inférieur.

Abstraction faite des mots déjà nommés, les interprétations jusqu'ici proposées diffèrent fortement sur les détails tout en tendant essentiellement dans la même direction; elles sont d'accord pour chercher dans les autres mots de l'inscription des noms de paysages ou de peuples dont les deux personnages auraient été les chefs. ARNETH dit²: »Unwillkürlich denkt man bei der Lesung dieser Schrift (die ich für später eingeschnitten halte, als die Schale verfertigt wurde) an Bela den Zupan an der Theiss und Butaul den Zupan der Jazygen«. A voir les expressions dont il se sert, on dirait que c'étaient deux personnages connus de l'histoire, mais tel n'est point le cas. Au contraire il établit leur existence sur la seule autorité de cette même inscription. *Βουηλα* est par lui identifié avec le nom hongrois *Béla*; dans le mot *τεση* il voit le nom de la rivière Theiss, appelée en grec après l'Invasion des Barbares *Τισος*, *Τισσος*, *Τισα* (*Τήσα*), en latin *Tisa*, *Tisia*, de même que *Tisa* dans les langues slaves et *Tisza* en hongrois. Quant aux Iazyges il les introduit en identifiant le mot *ταρρογη* avec *Δάγρογοι*, nom de peuple iazyge qu'on trouve dans Dio Cassius.

Les mots de l'inscription sont interprétés d'une manière

mediæ et infimæ latinitatis regni Hungariæ (Lips. 1901), p. 307 (*hispanus*), p. 644 (*supanus*), p. 709 (*zupanus*).

¹ Comp. BRUGMANN, Indogerm. Forsch. XI, pp. 111—112; BRÜCKNER, ibid. XXIII, p. 217; MUNKÁCSI B., Árja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben I (Budapest 1901), pp. 377—78.

² Ouvr. cité p. 22, en partie d'accord avec JOS. VON HAMMER, Geschichte des osmanischen Reiches (Pest 1828) III, p. 726.

un peu différente par HAMPEL (ouvr. cité pp. 599—609). Il voit dans la terminaison $-\gamma\eta$, trois fois occurrente, le grec $\gamma\tilde{\eta}$ = »pays«: »Es ist in der Inschrift die Rede von den Ländern oder Provinzen Dygetoiland, Tagroland und Etziland«. A l'aide de rapprochements assez hardis, auxquels il est inutile de nous attarder, il trouve des relations entre ces mots et des noms gétiques ou daciens de l'antiquité classique, et de même pour le pays de »Taise«. Il identifie Bouela ou Bouila avec le nom ostrogothique de Baduela ou Baduila ou plutôt avec le nom du Gépide $\theta\beta\acute{\iota}\lambda\alpha\varsigma$, et enfin Boutaoul avec des noms germaniques en »aulf« ou en »ulf«. D'après l'opinion qu'il a prononcée dans son ouvrage cité ci-dessus, l'inscription remonterait à des chefs de tribus gépidides des IV^e ou V^e siècles, opinion qu'il a cependant abandonnée plus tard en faveur de celle qu'elle daterait du temps du régime des Avars ou plutôt des Bulgares dans ces parages, c'est-à-dire entre le VIII^e et le X^e siècle. Son interprétation elle-même ne sera sans doute plus approuvée par aucun savant scrupuleux.

Plus tard un autre savant hongrois, M. GÉZA NAGY, a proposé encore une nouvelle interprétation de la même inscription. Je vois dans le mémoire de M. SUPKA dont j'ai parlé plus haut que l'ouvrage de M. GÉZA NAGY a été publié, mais je n'ai pas pu me le procurer. La manière de voir de M. NAGY m'est cependant bien connue, puisqu'il a eu, en 1908, l'extrême obligeance de me donner à ce sujet, dans une lettre privée très détaillée, d'amples renseignements développés avec beaucoup de savoir historique. Je me bornerai ici à en communiquer les points principaux. Dans $\tau\alpha\iota\sigma\eta$, $\tau\epsilon\sigma\eta$ il voit un titre que les zoapans auraient porté tous les deux, chacun pour son district, et il identifie ce mot avec le mongol *taidschi*, qu'il a rencontré dans l'ouvrage de PALLAS sur les Mongols et que celui-ci traduit par »ein Fürst, der einen abgesonderten Haufen Volks (ulus) eigen-

thümlich und als der Aelteste von seinem Stamm regiert¹. La terminaison *-γγ* est selon lui = hongrois *-gy(i)* [= *-d'(i)*], qui peut devenir *-di > d* (ou = des datifs supposés bulgares en *-ga, -ge*, employés ici pour des génitifs[?]; dans ce cas pourtant *ταγρο-*, à cause de l'harmonie des voyelles, aurait dû porter la terminaison *-γα*). De *Βουταουλ* il dégage *-ουλ* comme un mot selon lui indépendant = turc *uluγ, ulu* »grand« [lequel ne pourrait pas possiblement s'abrèger en *ουλ*]. Il identifie le reste du nom, *Βουτα*, avec *Boyta*, nom d'un chef koman, mentionné dans des chroniques hongroises vers 934. Pour abrèger, je ne ferai qu'ajouter sa traduction: »Bouela ou Bouila (Béla) le zoapan, taïsi de *Δουγετοιγγ*(?), Bouta, grand-zoapan, taïsi de Tagrogy (Tarhos, à présent Tarras) et d'Icsigy (à présent Öcsöd)«.

D'après ma conviction toutes les interprétations jusqu'ici données de cette petite inscription sont complètement erronées et tout à fait inadmissibles d'un point de vue linguistique. Aucune ne tient compte de la langue définie dans laquelle l'inscription serait conçue. Et en somme, quelle langue pourrait-ce être, où p. ex. la relation du génitif s'exprimerait en plaçant le génitif tantôt avant, tantôt après le mot régissant, sans l'emploi d'aucun moyen grammatical (désinence, particule, etc.)? Ce n'est pas le turc, voilà qui est certain, et je ne connais en somme aucune langue de ce genre.

Quand on veut tâcher d'interpréter l'inscription, le premier pas est de se rendre compte de la valeur phonétique que les lettres grecques, particulièrement les voyelles, avaient à l'époque byzantine, à laquelle l'inscription doit en tout cas être rapportée. Or, c'est un fait que, dès les premiers siècles

¹) PALLAS, Sammlungen hist. Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften (Pet. 1776), I p. 186. Selon A. D. RUDNEV, Материалы по говорамъ восточной Монголии, 1911, pp. 125-126, ce mot est en réalité emprunté au chinois *t'ai-tzū*, traduit par H. GILES, A Chinese-English Dictionary, 1892, nos 10,573 et 12,317 comme »the Heir-Apparent. Also, the sons of feudal nobles« (littéralement »grand fils«).

de notre ère, *αι* est tout à fait = ε (ε *φιλον*, par opposition à l' ε traditionnellement écrit *αι*, ε *διφθογγος*), et à partir d'environ le même temps, *οι* = *υ*, *γ* (*υ* français) (υ *φιλον* par opposition à υ *διφθογγος*, c.-à-d. *οι*); de même, que η est = *i*. Quant aux consonnes, il n'y a aucune raison de ne pas poser β = *b* et γ devant ε et η = *g*; quand même la prononciation commune en grec aurait alors déjà été *v* et, pour γ dans la position nommée, *i* consonne, β et γ sont communément employés pour désigner *b* et *g* dans des mots et des noms étrangers. De même je conserve dans ma transcription *z* = ζ et *tz* = $\tau\zeta$, sans décider si le premier désigne le son *z* ou *ž* (*j* français), et si $\tau\zeta(i)$ désigne, comme je le pense, plutôt *č* (*tch*) que *ts*.

Suivant ces principes l'inscription, transcrite en lettres latines, aura cette forme:

Bouila zoapan tesi dygetygi, Boutaoul zoapan tagrogi itzigi tesi.

Le mot *zoapan* — au premier lieu écrit $\zeta\omicron\alpha\pi\alpha\nu$, au second $\xi\omega\alpha\pi\alpha\nu$, bien entendu sans différence phonétique — a déjà été mentionné plus haut p. 15. Les deux mots *Bouila* et *Boutaoul* précédant le mot *zoapan* doivent, comme je l'ai également mentionné, être regardés comme des noms propres, fait sur lequel tous les interprètes ont été d'accord. Les noms eux-mêmes, ainsi que le fait que le titre de *zoapan* est placé après le nom propre, portent décidément la pensée sur une langue d'origine turque. Un mot *buila* ou *boila* figure plusieurs fois dans les inscriptions de l'Orkhon, toutefois c'est probablement une sorte de titre honoraire et pas un nom propre; de même on trouve dans d'anciens monuments bulgares *βοιλας*, pl. *βοιλαδες*, ou *βολιας*, qui peut être le même mot. Il n'y a pourtant rien qui empêche qu'un tel mot ait aussi pu passer dans la fonction de nom propre ou nom de famille. Les formes *Βοηλα*, *Βουηλα*, *Βοιλα* qu'on

rencontre dans des inscriptions bulgares¹, y semblent tenir ce rôle; que le mot ait passé, dès une époque ancienne, de quelque idiome turc dans le hongrois et que le nom de *Béla* en soit issu, est assez douteux². L'autre nom, *Boutaoul*, est sans doute aussi purement turc. La syllabe finale *-oul* (*-ul*) doit certainement être regardée comme une forme raccourcie de *ogul*, *oγul* » fils », comme souvent ailleurs dans divers idiomes turcs, et ne peut nullement être = *ulug*, *uluγ* » grand ». Quant au sens primitif de la première partie du nom, *bouta* (*buta*), il ne me paraît pas clair.

Ces noms reconnus pour turcs, il est à priori probable que la coupe provient d'un peuple turc et que l'inscription est conçue dans quelque idiome turc. Je crois qu'elle se laisse complètement interpréter en partant de cette manière de voir, et que le texte se trouvera être ce qu'on pourrait naturellement s'attendre à lire, mais bien différent, il est vrai, de ce qu'on en a tiré jusqu'ici.

Dans le mot important et jusqu'ici litigieux *tesi* (τῆσι, ταισι) je vois une forme dialectale de *tepsi* ou, comme on le transcrit plus souvent, *täpsi*, mot commun en ouïgour et dans la plupart des autres idiomes turcs, en *djagataï* et *osm. täbsi* تېسى, — ici avec l'élision, ailleurs inconnue, il est vrai, de *p* (*b*) devant *s* ou l'assimilation de *ps* en (*s*)*s*. Le sens de ce mot est d'après RADLOFF, Wörterbuch der Türk-dialecte, III p. 1115: »kleine Schlüssel, Teller« (comp. »*tabschi*. Ein kleines Trinkgeschirr«, KLAPROTH, Sprache und Schrift der Uiguren, p. 22); *osm.* »assiette plate en métal« (SAMY-BEY, Dict. turc-français) — justement un objet comme celui qui nous occupe. Or, si on avait voulu écrire: »la coupe

¹ Voir p. ex. *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XIX, 1896, p. 239 n° 4; MIKKOLA, *Die chronologie der türkischen Donaubulgaren* (*Journ. Soc. Finno-ougr.* XXX, 33), pp. 19 et 23.

² Cf. GOMBOCZ et MELICH, *Magyar etymologiai szótár*, p. 345, où cette étymologie de *Béla* (nom biblique [?]) est déclarée inadmissible.

de Bouila «, cela aurait dû s'appeler *Bouila *tesisi*, avec l'affixe pronominal *-si* ajouté à la voyelle finale. On pourrait peut-être admettre que, par un cas de haplogogie, l'une des deux syllabes pareilles *-si* fût tombée, ce qui est pourtant très peu probable¹. Il faut donc que la construction soit une autre et qu'on la considère en rapport avec le mot suivant.

Ce mot, *dygetygi* — ou selon la transcription plus usitée des voyelles turques *dügätügi* — doit être formé d'un thème verbal *dyget-*, *dügät-* = turc de l'Orkhon et ouïgour *tükät-*, turc oriental, djagataï, koman, etc. *tügät-*, osm. *dükät-* «achever, finir»², forme transitive de *tükä-*, en ouïgour, «être achevé, fini»; comp. ouïg. *tükäl*, djag. *tügäl*, osm. *dügälli* «tout, tous». De ce thème c'est le participe ou le substantif verbal en *-dük*, *-duq* (ou *-ük-*, *-uq* avec la même signification?), donc *dügät(d)ük*, ici augmenté de l'affixe pronominal possessif pour la 3^e personne *-i*, portant sur le sujet. Ici *k* entre deux voyelles est devenu *g* (*y*?), comme en osm. et beaucoup d'autres idiomes turcs: *dügätügi* «achevé par lui», ou comme substantif = anglais «his having finished». A cause de l'ordre des mots ce ne peut pas être le complément de *tesi*, car dans ce cas il aurait dû le précéder; *tesi* doit être le régime direct

¹ Comp. BROCKELMANN, Zur Gramm. des Osm.-Türk, ZDMG. 70, pp. 186—187; BANG, Studien zur vergleich. Gramm. der Türk-sprachen, Sitz.-Ber. Pr. Ak. W. 1916, p. 531 note 2. — Si, au lieu de la forme ailleurs inconnue *tesi*, on voulait penser ici à osm. *tas*, avec l'affixe pronominal (ou peut-être à l'accusatif) *tasy*, «soucoupe; vase de métal à fond arrondi; écuelle de cuivre, tasse», je répondrais que, même abstraction faite des hésitations qu'il y aurait à supposer un emprunt aussi ancien à l'arabe (طاس), ce mot aurait dû avoir la voyelle *a* et non pas *e* (car le changement turc-oriental [tarantchi] de *a* en *e* devant *i* ne doit en aucun cas entrer en considération); et est-ce que l'objet en question pourrait être nommé un *tas* plutôt qu'un *te(p)si*?

² Cette signification peut aussi passer à celle de «consommer une chose de façon complète; n'en plus laisser; dépenser» (SAMY-BEY); mais ce n'est là aucunement le sens propre; comp. p. ex. Qutadju Bilig 7, 22: *kitabni tükätmiš* «il a achevé (fini) le livre», ou 60, 16: *tükätü büig* «il acheva (finit) la lettre».

de *dügätügi*. Or, nous trouvons quelquefois des exemples de la forme en *-duq*, *-dük*, augmentée d'un des dits affixes pronominaux, figurant au lieu d'une des formes ordinaires du passé et avec la même signification que celles-ci. Dans la ligne 61 de l'inscription de Tonyoukoug (l. 62 de l'édition de RADLOFF, *Alttürk. Inschriften, Zweite Folge*, p. 27, comp. pp. 113 et 122) nous lisons p. ex.: *Eltəriş qağan Bilgä Tojuquq qazıandıq ücün Qapağan qağan türk sir(?) budun joryduqi*, »parce que Elteriş kagan et le sage Tonyoukoug ont fait des conquêtes, Kapagan kagan et le peuple ture sir(?) ont prospéré (littéralement: marché)«. *Joryduqi* a ici un sens qu'on peut mieux rendre mot à mot en anglais qu'en français: »(there is) their having walked, prospered«¹. Une construction tout à fait analogue se trouve en ouïgour (voir p. ex. *Qutadıu Bilig* 6, 4, 17, 25, etc.) et de même en iakoute². Dans les langues turques modernes elle semble essentiellement vieillie, mais on peut la rencontrer dans des sources de vieille date, surtout dans des propositions interrogatives et négatives d'ordre commun³. C'est ainsi qu'elle se présente plusieurs fois dans VAMBÉRY, *Alt-osmanische Sprachstudien*, p. ex. p. 40¹⁷ = 70³: *ki 'ömrinze anuñ gibi gördügi işitdügi joq* »dont jamais de sa vie il n'avait vu ni entendu (mentionner) le pareil« (littéralement: »— his having seen or heard is not«). La signification est absolument la même qu'avec un prétérit ordinaire en *-miş*, p. ex. *ibid.* p. 43⁵ = 74¹³: *ki — naziresini göz görmemiş-dur qulaq işitmemiş-dur* »dont aucun œil n'a vu ni aucune oreille entendu (nommer) le pareil«. De même p. 52 = 92: »— *gördüğüñ var-mi-dur?*

¹ Au sujet de cette signification de *jory-*, qui n'est pas mentionnée dans le *Wörterbuch* de RADLOFF, comp. p. ex. *Qutadıu Bilig* 85, s: *joryr utru äv* »la maison prospère«, vers que j'ai étudié dans mon mémoire: »Sur le système des consonnes dans la langue ouïgoure«, *Keleti szemle*, *Revue orientale* II, p. 256 note 2.

² BOEHLINGK, *Jakutische Gramm.*, pp. 284 et 285, §§ 745 et 750.,

³ Comp. ZENKER-KASEM BEG, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache* p. 217 § 115.

bunuñ gibiler gördügüm joq-dur, « as-tu jamais vu — ? Je n'en ai pas vu de pareils ». De même p. 72³, 102².

La première moitié de l'inscription signifie donc selon moi :

« Le zoapan Bouila a achevé la coupe ».

Vers la fin de l'autre moitié qui commence par *Βουταουλ ζωαπαν*, nous avons encore le mot *tesi*, cette fois écrit *ταιση*, précédé par *itzigi*, *ητζιγη*, que j'identifie avec osm., etc. *ički*, djag. *ičkü*, ouïgour *ičgü* « boisson », et qui doit représenter la prononciation **ičgi*¹. *Itzigi tesi* signifie donc « coupe à boire ».

L'interprétation du mot précédent *ταρογη* m'a causé et me cause encore certaines hésitations. A mon avis ce mot ne peut se rattacher qu'au thème verbal *taq-* « fixer, attacher, accrocher, pendre ». On pourrait être tenté de regarder *-ρογη* comme représentant une forme primitive *-duqi*, avec changement de *d* (*δ*, *δ*) en *r* comme en tchouvache (continuation supposée de la langue des anciens Bulgares du Volga), où nous avons cette transition, p. ex. dans des formes de prétérit comme *ak-rēm*, *ak-rām* « je semais » < vieux turc *āk-dīm*² (le participe en *-duq*, *-dük* est complètement perdu en tchouvache). Une telle interprétation me paraîtrait pourtant assez douteuse, ce changement n'étant certainement pas ancien. Tandis que les mots d'emprunt bulgares qui ont été adoptés dans le hongrois à une époque où les Hongrois vivaient encore au voisinage du Volga, présentent régulièrement ce changement de *z* en *r* qui caractérise aussi le tchouvache, un *d* (*δ*) primitif figure ici toujours comme *d*, jamais comme *r*³. Aussi

¹ Concernant la terminaison comp., par ex., dans les inscriptions gréco-bulgares *υβιγι*, *υβυγη*, épithète du titre du khan (*zavas*, *zaves*) bulgare = **övgi*, ouïg. *ög-gü* « louable, glorieux ». Voir *Archaeolog.-epigr. Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XIX, 1896, p. 238, 239.

² Les formes tchouvaches montrent le peu de fondement qu'a la théorie qui veut contester la valeur phonétique en vieux turc de la lettre *d* (*δ*) après les consonnes soufflées, et « corriger » *d* en *t* dans ces cas.

³ Voir GOMBÓCZ, *Die bulgarisch-türkischen lehnwörter in der ungarischen sprache* (Mém. Soc. Finno-ougr. XXX, 1912), pp. 168, 177 — 178.

dans les reliques conservées de la langue des Bulgares du Danube il paraît possible d'indiquer des exemples du changement $z > r$, tandis qu'il n'y a pas d'exemple de d (δ) changé en r . Or, si dans la forme dont nous parlons nous avons un cas de ce changement, ne devrait-on pas s'attendre à trouver **dügätrügi* avec un r , supposé que la terminaison primitive *-dük* n'ait pas ici été remplacée par *-ük* (comp. p. ex. tchouvache *küt-rēm, küt-räm* »j'attendais« < vieux turc *küt-dim*)? Voilà pourquoi il est sans doute nécessaire de chercher une autre explication de *ταγρογη*, et je crois qu'elle s'offre naturellement par la forme transitive de *taq-*. Cette forme est p. ex. en turc oriental *taqtur-*, en djag. *taqtir-*, en kirgiz *taqtyr-*, en osm. *taqdyr-* dans le sens de »faire fixer, faire accrocher, etc.« Supposé donc que nous ayons ici cette formation, il faut recourir à une hypothèse, il est vrai, pour expliquer *ταγρογη*; voici cette hypothèse: la dite forme transitive, probablement ancienne, aura été remplacée dans le dialecte en question par **taqyr-* ou **taqur-*, où q entre deux voyelles est devenu γ : **taγyr-*, ou **taγur-*, et avec la terminaison *-uq* = *-duq* on en aura formé **taγruq*; avec l'affixe pronominal de la 3^e personne pour exprimer le sujet, cette forme donnerait **taγruγi, ταγρογη*.

La construction est ici autre que dans le premier passage, en tant que *ταγρογη*, qui précède ici *ταιση*, doit avoir la signification ordinaire, purement participielle de complément de ce mot: »fait accrocher (suspendre) par lui«, »adapté par lui à être accroché (suspendu)«.

L'inscription en entier signifiera donc selon moi:

»Le zoapan Bouila a achevé la coupe, (cette) coupe à boire qui par le zoapan Boutaoul a été adaptée à être suspendue«.

Des deux zoapans nommés dans l'inscription Bouila est évidemment le plus jeune. C'est lui qui a mis la coupe dans

l'état dans lequel elle se présente, ayant fait graver sur le fond le petit « disque » avec ses ornements byzantins-chrétiens et l'inscription à l'entour¹. L'autre, Boutaoul, a dû être un de ses prédécesseurs, les plus prochains probablement (p. ex. son père?), autrefois possesseur de la coupe et, nous pouvons le supposer, du trésor entier. Il l'a pourvue de la boucle à l'aide de laquelle elle a pu être attachée pendant des courses. La coupe elle-même dans sa première facture, avec son ornementation orientale de la face inférieure, doit être considérée comme plus ancienne encore. Sur les deux personnages eux-mêmes nous ne savons rien d'autre. Ils ont été des zoapans, ni plus ni moins, c'est-à-dire les plus hauts représentants civils et militaires de l'autorité souveraine dans un certain district, et non pas des princes régnants, quand même leur dignité a pu être héréditaire, et ce serait donc étrange s'ils avaient été mentionnés dans les rares documents historiques de ces temps-là.

Reste à savoir quel est le peuple ture qui a vécu dans ces contrées. Et de quelle époque s'agit-il ici? L'idiome de l'inscription, lequel présente à certains points des écarts dialectaux en comparaison avec d'autres idiomes tures connus (*tesi, tagrogi*), ne peut guère nous fournir une réponse directe à ces questions. Nous pouvons cependant affirmer immédiatement que ce ne peut pas être du koman; premièrement la langue ne s'accorde pas bien avec les sources assez riches que nous possédons pour le connaître, et puis l'établissement des Komans dans ce voisinage est postérieur à l'époque que d'autres raisons désignent comme probable. On pourrait plutôt penser aux Avars qui se rendirent maîtres de la plaine du Theiss et du Danube en 568 et qui y restèrent jusqu'à leur disparition

¹ Il a par conséquent, dans le cas de cette coupe, joué un rôle semblable à celui que, selon moi, Hlewagastir a joué à l'égard de notre corne d'or perdue avec son inscription en caractères runiques. Voir mon mémoire: »Hvad betyder guldhornets *tawido*?« Arkiv for nord. filol. XIV, p. 36—40.

au commencement du IX^e siècle. Mais sur la langue de ce peuple nous ne savons du reste absolument rien. Cette hypothèse me paraît pourtant également peu probable, vu qu'on ne sache pas qu'ils aient reçu de l'empire byzantin ni le christianisme ni aucune autre influence civilisatoire. Il y a encore la possibilité que ce trésor d'or a pu être une fois dans la possession des Avars et qu'il a fait partie de leurs »*congesti ex longo tempore thesauri*« (Einhardi Vita Karoli Magni, c. 13); sur ce point nous pouvons laisser libre cours à l'imagination.

Ce qui paraît le plus vraisemblable, et sur ce point je suis d'accord avec la plupart de ceux qui ont déjà étudié la question, c'est que la vie et l'activité des deux hommes mentionnés dans l'inscription appartiennent à la période où les Bulgares turcs (ne pas confondre avec le peuple slave qui porte aujourd'hui le même nom) établis sur le cours inférieur du Danube, depuis 827 jusqu'à la conquête des Hongrois dans la dernière dizaine de ce même siècle, s'étaient aussi rendus maîtres de certaines parties de la Hongrie orientale et y avaient établi une administration bulgare¹. La probabilité veut alors aussi que la langue de l'inscription ait été le bulgare, lequel, comme le semblent indiquer les sources très limitées que nous possédons, a présenté des traits particuliers à plusieurs égards. D'autre part il y a dans la langue de l'inscription certains phénomènes qui semblent plutôt la rattacher au groupe méridional des langues turques, groupe représenté par ex. par l'osmanli, les dialectes de la Crimée, du Caucase, etc., et dont le bulgare proprement dit n'a certainement pas fait partie. Aussi se peut il que l'auteur de l'inscription ait appartenu à quelque autre tribu turque, assujettie aux Bulgares ou alliée avec eux, et dont l'idiome a pu présenter des divergences d'avec le bulgare. Mais nos

¹ CONST. JIREČEK, Geschichte der Bulgaren (Prag 1876), pp. 147, 164, 167.

connaissances du groupement des dialectes parlés par les différents peuples turcs qui figurent dans l'histoire de cette époque, et les matériaux qui nous aideraient à en juger sont, encore du moins, si restreints qu'il vaut certainement mieux laisser pendante toute cette question.

Toutes les autres circonstances semblent convenir bien à l'époque bulgare. Un des résultats que l'influence de la civilisation de l'empire byzantin avait sur les anciens Bulgares, c'est qu'en 866 ceux-ci adoptèrent le christianisme¹. Si nous avons vu juste en supposant à cette inscription une origine bulgare, il faut — vu qu'elle montre une évidente influence byzantine et chrétienne non seulement par l'emploi de l'alphabet grec, mais aussi dans l'ornementation qui se combine avec l'inscription — il faut, dis-je, qu'elle soit postérieure à cette date. Les conclusions qui me mènent à situer l'inscription dans le IX^e siècle se trouvent en outre corroborées par la forme des lettres; sur ce point c'est surtout la forme particulière de **B**, avec un trait horizontal à la base, qui mérite d'arrêter l'attention. Cette forme de β se rencontre justement dans des inscriptions provenant du khan Omourtag — le chef qui conduisit en 827 la susdite expédition de conquête dans la Pannonie orientale (Hongrie) — et de son fils et successeur probable Malamir². D'après HAMPEL (ouvr. cit. p. 605), cette forme figure pour la première fois sur des pièces de monnaie frappées par l'empereur grec Basilio (867—886). On pourrait enfin rappeler le fait que dans les mentions faites des khans et dignitaires bulgares, leurs grandes richesses en or sont spécialement relevées³.

¹ J. MIKKOLA, Die chronologie der türkischen Donaubulgaren (Journ. Soc. Finno-ougr. XXX, 33), p. 24; JIREČEK, Archiv für slav. Philol. XXXV, p. 552 (tandis que dans son ouvrage nommé ci-dessus p. 153 l'auteur avait donné 864).

² Archaeol.-epigr. Mittheil. aus Oesterreich-Ungarn, XIX, 1896, pp. 238—239.

³) JIREČEK, ouvr. cit., p. 166.

Ainsi tout peut s'accorder pour désigner le dernier tiers du IX^e siècle comme l'époque où le zoapan Bouila a fait mettre l'inscription sur la coupe en question. Il se peut qu'il ait aussi été le dernier possesseur de cette coupe et du trésor entier ; mais il va sans dire que nous ne pouvons rien affirmer là-dessus. La déposition du trésor ne peut en tout cas pas être postérieure de beaucoup d'années à la conception de l'inscription.

Comme je l'ai dit au commencement de ce mémoire, il faut supposer que le trésor entier a été déposé en une fois et sous le coup d'une catastrophe imminente et imprévue. Cette catastrophe ne peut guère être que l'invasion irrésistible des Hongrois dans la dernière dizaine du IX^e siècle. Cette invasion a effacé tout ce qui rappelle l'empire des Bulgares dans les parties du pays où les Hongrois s'établissent dès lors à permanence. Un seul et dernier souvenir des richesses de ceux-là a été fidèlement gardé par la terre pendant 900 ans.